

## Les oiseaux sont seuls à rêver

Emmanuel Deraps

Numéro 156, hiver 2018

La petite a ses choses, il va falloir la surveiller

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deraps, E. (2018). Les oiseaux sont seuls à rêver. *Moebius*, (156), 101–108.

LES OISEAUX  
SONT SEULS À RÊVER

Emmanuel Deraps

*j'ai caché mes pilules dans l'oreiller*

Josée Yvon, *Filles-missiles*

1.

j'ai longtemps été un calcul incomplet  
une jeunesse incomprise  
enveloppée dans les décomptes du cuir  
et sous une doctrine du dimanche  
un calendrier fétiche un anniversaire que personne ne fête  
ce sous-sol sale de mes ruines

dans mon village vaseux porté en pendentif  
pour me souvenir des départs  
je disais l'époque  
des motos volantes et de la désertion  
les fosses s'accumulaient  
pour contourner les machines les caissières  
pour enrayer le père posé en piège  
j'empruntais des vocalises aux passants

je voulais m'endormir au pied de la lie

jusqu'à majorité reste la fugue  
ce passage obligé qui me ramène  
du moteur au matelas

2.

érosion de canicule je collectionnais  
les algues d'aguanish ces pigments du fleuve  
mon grand-père rigolait  
comme une fissure naissante dans le mât  
penché sous la brise immanquablement  
le bois franc se parfumait de caramel

il n'a pas pris la peine d'avertir  
il a quitté le siècle picoré par les oies  
sans cérémonie moi j'y entrais  
les yeux fermés sur décembre  
une larme à la commissure des lèvres

j'avais à peine l'âge de porter un masque  
aux funérailles de croire qu'on arrive  
toujours trop tard pour s'inventer  
un nom

3.

le passage du vent m'échappait  
dans ma poitrine j'avais des mots d'emprunt  
de taxi en taxi coincés entre les dents  
comme il me faut parfois mourir

l'œil du cyclone s'approchait  
dangereusement du saccage  
et un jour l'île ne serait plus  
déserte  
il y aurait des cris et des chocs  
des pleurs des rires et quelques titans  
pour tenir les rênes de la nuit  
mais aucune carte n'arriverait  
à me donner une raison de revenir  
manger les restes à la maison que j'avais  
autrefois laissée dépérir  
avec les noms oubliés de mes frères

4.

des retailles de lumière la cernent  
au chevet des colibris  
elle épuise les républiques ma grand-mère  
première présidente du naufrage  
on nous l'annonce  
sauvage à la radio de la résistance  
le cancer changera  
de cap comme de poste

ici les médecins jouent ce drame  
une chaise musicale dans sa chambre  
sous les chuchotements  
subtil codage  
qu'eux seuls saisissent  
la mort rôdeuse

tous savent la saleté qui se camoufle  
dans les nids de la rémission  
mais très peu osent le dire

les rêves n'arrivent qu'aux oiseaux

5.

oui je reviendrai visiter les pièces vides  
du motel putama  
masquer les drames qu'on m'a imposés  
et qu'en enfant ingrat je réécris  
faussement comme miens

pour trahir mes travers  
il ne me faudra qu'échapper  
une folie douce  
dans la poche intérieure de mon perfecto  
entre mes cigarettes cassées  
et ces choses de la débauche

6.

enfants malades la tête appuyée  
contre un sommeil mis à l'index  
nous rêvons l'amérique des lumières  
avec au ventre des poèmes brumeux

et pour la vivre oui  
et pour nous vivre à perte d'âme  
je prends encore le micro  
comme un narcotique anonyme  
une petite cuillère dans un sous-sol d'église  
les messes noires de bar en bistro

et avide de fêtes pour demain rêver mieux  
la crème sur les crêpes et le cristal dans les mains  
ces coupes débordantes ce champagne encore frais  
dans cette voiture couleur vampire  
à la vitesse du vide je suis  
le bac à sable d'une enfance enfouie  
la plasticine noircie par l'angoisse de la disparition  
et qui avec plaisir mange à même sa mort  
déjà broyée par le mécanisme de l'horloge

grand-père



7.

il y a de ces naissances qu'on accepte  
comme des obsèques sans pleureuses  
une épitaphe caressée par les bêtes  
à l'heure des ruelles  
comme pour rentrer chez soi  
sous la fine pluie des accidents

au moment de l'aveu  
la faute se divise  
à chacun ses torts à chacun sa peine  
à chacun l'enfant qui lui revient

et au loin on entendra  
ce qu'on voudra bien  
moi lové je respire  
encore dans les veines  
cette heure innommable  
à redonner en fragments  
aux orphelins